

Téléchargement 05 11 2018

Économistes, il est plus que temps d'écouter les scientifiques !

La Libre Belgique,

Sam. 03 nov. 2018, Page 10

En matière de changement climatique, les appels des scientifiques se font de plus en plus nombreux et alarmants pour faire comprendre que *notre modèle économique* doit être fondamentalement revu si l'on veut éviter une catastrophe majeure. Le dernier appel en date est le Rapport 2018 du Giec qui appelle à une révolution de notre modèle de production et de consommation, si l'on veut limiter l'ampleur du dérèglement climatique et ses conséquences désastreuses pour l'humanité.

En novembre 2017, plus de 15000 scientifiques de 184 pays lançaient leur cri d'alarme sur l'état de la planète, l'épuisement des ressources naturelles et l'effondrement de la biodiversité. Stephen Hawking lui-même, avant son décès en mars dernier, prévenait que la planète serait rapidement inhabitable si nous ne faisons rien.

Tous se désolent du manque de réaction des décideurs politiques, crient à l'inaction coupable, voire à l'irresponsabilité criminelle pour les plus radicaux. Mais il faut bien constater que, dans leur grande majorité, les économistes, eux aussi, semblent largement ignorer ces cris d'alarme. Que ce soit dans les recommandations de politique économique des institutions internationales,

les analyses de chefs économistes des grandes banques ou les allocations de portefeuilles des gestionnaires d'actifs, on est très loin des appels aux changements radicaux prescrits par les climatologues, biologistes et autres physiciens,... Certes, il y a un peu de "vert" partout, mais à des doses homéopathiques par rapport au niveau d'alerte et d'anxiété exprimé par la communauté scientifique dans sa quasi-unanimité.

Qu'est-ce qui explique cette apparente insouciance ? L'économie politique enseigne que la science économique vise à "allouer de manière optimale les ressources rares afin de satisfaire les besoins ." Aujourd'hui, ce que nous disent les scientifiques, c'est que ces ressources ne sont pas rares, elles sont limitées, elles sont finies ! Ça change tout ! Cela oblige à intégrer une vision temporelle de long terme et une dimension intergénérationnelle inédite dans les réflexions économiques. Cela force à raisonner beaucoup plus sur les stocks et moins sur les seuls flux.

Certes, les économistes maîtrisent depuis longtemps les concepts d'externalités et de préférences intertemporelles, mais les outils restent pauvres. La croissance du PIB demeure l'objectif de politique économique dominant, alors que chacun sait que c'est une mesure – très médiocre d'ailleurs – d'un flux de revenus, qui ignore tout de l'épuisement des stocks... Une accélération de la croissance du PIB saluée par tous, n'est en rien garante d'une prospérité accrue. En effet, si elle s'accompagne, et c'est le cas, de l'émission de passifs environnementaux et d'une consommation d'actifs non renouvelables, elle peut parfaitement signifier un appauvrissement collectif. En fait, on n'en sait rien, puisqu'on ne le mesure pas.

Les économistes sont peut-être

également mal à l'aise parce que l'économie de marché ne les aide pas. Elle envoie même des signaux contradictoires.

Un exemple : les gaz de schiste. Plus les technologies d'extraction progressent, plus les prix baissent donnant une illusion d'abondance, alors même qu'on va les chercher de plus en plus loin et avec des dégâts environnementaux de plus en plus élevés.

Un autre exemple ? Plus on réussira à se passer des énergies fossiles pour gérer nos problèmes climatiques, plus les mécanismes de marché feront baisser leurs prix, ce qui devrait susciter une reprise de la demande... On voit bien que les mécanismes de marché seuls ne peuvent pas intégrer ces dimensions. Il faut intervenir plus vigoureusement par des voies fiscales comme la taxe carbone, et normatives comme l'interdiction de certaines pratiques ou de certains produits.

Troisième hypothèse pour expliquer l'apparente apathie des économistes : l'impression que les questions d'environnement sont détachées des questions économiques. À chacun son métier. Or, souvenons-nous, il y a juste dix ans, les économistes ont été pour la plupart pris au dépourvu par la crise dite des subprimes. Une fameuse bulle financée par une expansion effrénée de crédit, qui a éclaté lorsque les risques ont cessé d'être ignorés (et camouflés), et la valeur des actifs dopée par cette ignorance, fortement corrigée à la baisse. On connaît les dégâts économiques, sociaux et de finances publiques qui ont suivi.

En ignorant ce que leur disent – avec de plus en plus d'insistance – les scientifiques, les économistes ne sont-ils pas en train de répéter le même aveuglement

à plus grande échelle encore ? Le 1er août dernier – de plus en plus tôt année après année – nous avons dépassé le Earth Overshoot Day (1) sans vraiment de réaction... Imaginez qu'en tant que chef d'entreprise, votre auditeur vous annonce que vous financez plus de 40 % de vos dépenses courantes et d'investissements en consommant votre actif net (en puisant dans vos réserves et/ou en émettant des dettes)... Vous déclencheriez immédiatement un plan d'urgence pour corriger le tir.

Avec le choix de William Nordhaus et Paul Romer comme Prix Nobel d'économie 2018, la Banque de Suède nous invite à réfléchir en ce sens. Les cris d'alarme des scientifiques devraient être intégrés et relayés par les économistes dans leurs analyses, recommandations, valorisations d'actifs ou de primes de risques avec le même sentiment d'urgence. À défaut, lorsque nous subissons un appauvrissement collectif à travers une série de crises fracassantes qui feront apparaître la crise des subprimes comme une partie de pique-nique, ce ne seront pas seulement les décideurs politiques qui seront accusés d'inaction coupable..., mais les économistes aussi.

1) Le jour où nous sommes censés avoir consommé toutes les ressources que la Terre peut produire en un an, calculée par l'ONG américaine Global Footprint Network. C'est une moyenne mondiale car pour les pays développés, la date tombe en avril...

Plus les technologies d'extraction des gaz de schiste progressent, plus les prix baissent donnant une illusion d'abondance, alors même qu'on va les chercher de plus en plus loin, avec des dégâts environnementaux de plus en plus forts.